Introduction

Véronique Boyer et Sara Le Menestrel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/10767>
DOI : 10.4000/jsa.10767
ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 23 juillet 2009
Pagination : 113-116
ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Véronique Boyer et Sara Le Menestrel, « Introduction », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 95-1 | 2009, mis en ligne le 10 juillet 2009, consulté le 06 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/10767> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.10767>

INTRODUCTION

Véronique BOYER et Sara LE MENESTREL *

L'idée d'organiser un colloque sur pareil sujet nous est venue en constatant le recours récurrent et croissant à certaines notions sur nos terrains respectifs. « Race », « ethnie » et « communauté » s'imposaient en effet à nous comme des catégories omniprésentes, et par là même incontournables, sans qu'elles fussent nécessairement au centre de nos objets d'étude. Les discours et les pratiques que nous analysons, qu'ils portent sur la musique en Louisiane (Le Menestrel) ou sur le patrimoine immatériel en Amazonie brésilienne (Boyer), s'impriment sur un fond de catégorisations des populations, qui vient notamment légitimer la paternité de la musique ou du bien immatériel considéré. Ces mêmes notions sont aussi utilisées par des institutions gouvernementales et des organisations internationales. Les chercheurs s'y réfèrent également pour rendre compte des réalités sociopolitiques qu'ils étudient et ils s'accordent généralement sur le fait que leurs significations diffèrent selon les acteurs qui les emploient. Cela dit, leur transfert d'un domaine à l'autre, d'une sphère à l'autre, ne risque-t-il pas d'induire des confusions entre outil d'analyse et objet d'analyse, entre catégorie analytique et taxinomique ?

La création en 2006 du laboratoire MASCIPO (Mondes Américains, Sociétés, Circulations, Pouvoirs xv^e-xix^e siècles) du CNRS, qui réunit des chercheurs travaillant sur l'ensemble du continent américain, nous a offert une excellente occasion pour engager la réflexion à laquelle nous aspirions, dans une perspective interdisciplinaire et transnationale. Interdisciplinaire parce que les chercheurs en sciences sociales, que ce soit au sein d'une même discipline ou entre disciplines différentes, ne font pas toujours usage de ces catégories de façon identique, ne les interrogent pas de la même façon. Transnationale parce que les notions retenues recouvrent des sens variés selon les terrains, et qu'il fallait donc confronter nos domaines de recherche, tout en mettant en regard les différentes traditions intellectuelles des chercheurs français, sud et nord-américains. Ce colloque est donc intervenu à point nommé, la création du laboratoire déjà cité, et nous tenons à en remercier la directrice, Annick Lempérière, pour son soutien, ainsi que nos

* MASCIPO, CNRS, 54 bd Raspail, 75006 Paris [veronique.boyer@free.fr] [lemenest@ehess.fr].

Journal de la Société des Américanistes, 2009, 95-1, pp. 113-116. © Société des Américanistes.

centres respectifs, le CENA et le CERMA, et notamment leurs indispensables secrétaires, Lydia Robin, Marie Calvary et Sarah Fila-Bakabadio. Nous remercions également, pour leur soutien financier, le ministère des Affaires étrangères, le CNRS et l'EHESS. Qui dit transnational dit multilinguisme, et notre dialogue n'aurait pas été possible sans les traductions de Peter Marquis et Sabine Guez, doctorants au CENA dont le sens de l'engagement a été sans limite. Nicolas Barreyre, webmestre du CENA parmi bien d'autres responsabilités, a fait preuve d'une patience à toute épreuve et nous le remercions tout aussi chaleureusement.

Que la race soit une construction sociale est désormais acquis au sein des sciences sociales. Tant et si bien que son caractère éminemment idéologique, politique et arbitraire est devenu un lieu commun sur lequel il semble superflu de s'attarder. En ne conservant que sa signification sociale, les chercheurs justifient l'usage qu'ils font de cette notion, ou du moins s'en accommodent. On pourrait en dire de même de l'« ethnie » dont on sait que les frontières sont labiles. L'ethnie et ses déclinaisons résonnent ici de façon particulière car elles connaissent un succès inépuisable dans les domaines les plus divers et les plus contrastés, du nationalisme au tissu d'ameublement. Ces termes sont intimement liés à celui de « communauté ». C'est elle qui fait lien, établit l'unité du groupe considéré. Or la communauté assume aussi plusieurs sens : elle se déploie de l'unité résidentielle au sentiment d'appartenance et aux stratégies politiques.

Race, ethnie, communauté sont des catégorisations qui tantôt s'opposent, tantôt se superposent ou s'emboîtent. Elles sont mises en rapport avec d'autres, telles que nation, métissage, diaspora, acculturation, créolisation..., des notions qui, là encore, assument des significations variées. Ces termes dessinent un vaste champ sémantique, parcouru par de multiples chaînes qui sont autant de ramifications en perpétuel devenir.

Reconnaître à chaque occasion l'inexistence empirique de ces catégories et démontrer leur caractère construit et dynamique ne suffisent pas à les rendre caduques. Leur portée dans l'imaginaire social demeure considérable, en raison de l'investissement politique et affectif dont elles sont l'objet. Ces notions sont, en outre, des instruments intellectuels qui peuvent tout autant servir à élaborer des revendications qu'à maintenir des rapports de domination. Comment donc rendre compte des processus de différenciation et de hiérarchisation d'un point de vue analytique, sans être prisonnier de ces catégories – en d'autres termes, sans les transformer en concepts, en courant le risque d'être pris au piège des processus qu'on essaie de déconstruire ? Ce point est d'autant plus crucial que les acteurs sociaux s'appuient aussi sur nos travaux pour légitimer leur usage.

Le colloque organisé n'a privilégié aucun positionnement idéologique particulier, ni revendiqué aucune lecture particulière des catégories qu'il avait pour but d'examiner. Il ne s'est pas agi non plus de prendre partie pour ou contre les politiques de discrimination positive ou de quotas. Enfin, interroger ces notions ne revenait nullement, de notre point de vue, à prôner une approche des rapports

sociaux dépouillée de ces hiérarchisations, en les reléguant dans la sphère du non-dit et de l'invisibilité. Nous tenions, avant tout, à faire émerger les enjeux sous-jacents à l'emploi de ces catégories, par un regard surplombant grâce à la confrontation de nos terrains et disciplines. Il s'agissait de s'interroger ensemble sur la généralisation de l'usage de termes qui sont omniprésents dans les champs politiques, juridiques et intellectuels ainsi que dans les relations quotidiennes, à travers les représentations de l'autre et de soi-même qui sont mobilisées.

Partant du constat de la récurrence de ces catégories, il nous a semblé nécessaire de chercher à cerner les modalités de leur circulation et à en évaluer l'impact. Nous avons conscience que cette circulation transnationale n'a pas un caractère univoque, ni unilatéral. Ce mouvement n'est ni clos, ni prévisible. Les revendications localisées, émanant de certains groupes déterminés, parviennent à s'imposer sur la scène nationale. Leur mobilisation trouve éventuellement un écho auprès de l'opinion publique et un appui dans les instances internationales, au point de parvenir à susciter ou à infléchir l'application de politiques en direction de ces groupes. Par ailleurs, les chercheurs étrangers venus se former aux États-Unis s'approprient ces catégories, tout comme le font les militants. Il faut aussi mentionner le rôle, dans leur diffusion, des élites intellectuelles et artistiques extrêmement mobiles et celui des fondations et des ONG qui développent des projets au sud du continent en s'adressant à des populations ciblées.

Cette circulation s'effectue ainsi entre une multitude d'acteurs qui défendent des intérêts spécifiques, et parfois divergents, des acteurs dont l'inscription sociologique est très différente et dont la capacité d'intervention dans les rapports politiques est très inégale.

Dans la mesure où les gouvernements, les institutions et les organisations internationales sont les destinataires et les bailleurs de fonds des projets élaborés par les populations, doit-en s'en tenir à une interprétation où les notions et les catégories seraient imposées du haut vers le bas, des gouvernements ou des institutions aux populations ? Ne faut-il pas voir plutôt, dans cette généralisation des termes, la construction d'un consensus à partir de la négociation entre des logiques distinctes ? En ce sens, le dialogue établi peut être perçu comme le résultat d'une convergence, dans un processus dynamique où les représentations des uns et des autres s'influencent mutuellement et se nourrissent dans une interaction incessante. Ce qui frappe ici, c'est le changement d'échelle, ou plutôt le jeu entre des échelles différentes : il s'agit de systèmes de classifications ancrés dans le local, mais aussi inscrits dans de vastes réseaux tissés à l'échelle du globe. L'arène politique locale semble se construire dans la référence à d'autres entités collectives tenues pour « semblables », qui poursuivraient des objectifs comparables et partageraient des enjeux communs. Cette circulation des catégories ne va pas sans décalage et sans malentendu, les définitions officielles et les définitions informelles de ces termes étant de toute évidence différentes ; et les unes comme les autres variant selon les pays, les milieux sociaux et les périodes. C'est d'ailleurs

pourquoi un grand nombre d'intervenants a jugé nécessaire de conserver les termes dans la langue des pays étudiés. La contextualisation était essentielle pour souligner la variété des situations d'énonciation et des pratiques, les usages contraires et les significations particulières selon les aires géographiques, afin de dévoiler les dynamiques sociales qui les sous-tendent. Elle seule était capable de mettre au jour l'historicité de ces notions afin d'éviter les anachronismes en les investissant d'un sens qu'elles ne recouvrent pas forcément dans les périodes considérées.

Le dialogue que nous avons voulu nouer entre des spécialistes de terrains différents cherche à éviter l'écueil d'analyses exclusivement micro, centrées sur elles-mêmes, mais aussi strictement macro, afin de mieux mettre en perspective les terminologies auxquelles nous nous référons, les concepts que nous utilisons et les interprétations que nous proposons. Pour ce faire, nous avons pris soin de faire dialoguer intervenants et discutants de terrains et de disciplines divers afin de les inciter à croiser leurs perspectives et leurs pratiques.

Nous remercions très vivement les conférenciers et les discutants d'avoir accepté de se livrer à cet exercice difficile. Il nous a semblé indispensable de le leur demander car les sciences sociales sont partie prenante de ce débat, parce qu'elles sont de plus en plus souvent sollicitées, et qu'elles participent alors, qu'elles le veulent ou non, à la reconduction de ces catégorisations, voire à leur légitimation. Une réflexion méthodologique s'impose d'autant plus que les rôles de chercheur, expert et militant se superposent très fréquemment. On ne soulignera jamais assez la nécessité d'explicitier et d'interroger les systèmes de classifications étudiés.